1re Année. N° 10. DIX CENTIMES. Dimanche 24 Septembre 1865.

Décentralisation

ADMINISTRATION :

GNAFRON,
RÉDACTEUR EN CHEF ET DIRECTEUR.

RÉDACTION :

LONGUE-ALÈNE.
FORTE-EMPEIGNE.
CADET-CRÉPINET.
SIMON-PEJU.
VALON-ROUGE.

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE LYON *1893*

Indépendance

Bureaux
Cours de Brosses, 11, à l'entresol.

De 2 heures à 4 heures.

DÉPOTS :
A LYON, chez tous les Libraires ;
A PARIS, chez Lucien Marpon
Galeries de l'Odéon.

Paraissant le Dimanche

JOURNAL DE GNAFRON

Cousin de GUIGNOL

AUX Z'ENFANTS DE LYON.

7me ÉPITRE DE GNAFRON

Encore du regrollage, z'enfants! des moulinets de tire-pied!

Vous compernez ben que faut que je m'en paye, puisque dans le camp de ceusse que se sont déclarés les ennemis de la véritance, gna z'un petit messieu que fait le gicle; il a montré son dard et z'il a laissé tomber sa bavasse sur un tabeleau qu'il a peindu z'avec de couleurs de sa compositance et que ne sont pas naturelles.

Il a peindu le portrait d'un gone que n'est pas un mami pour lui, parce qu'il n'a pas voulu tremper sa griffonnante dans l'z'écritoire de ceusse que se font peter les mains en signe de contentement z'en pensant z'à la nuit du 24 z'au 25 Août, qu'est juste je croye la nuit de la St-Barthélemy. Il a disu, le gringalet, que Robespierre Petard est z'un sacripan, parce qu'il porte un devanti à la Robespierre que donne la fiageole à tous les claquerets. Allons, z'hardi, peintre de malheur, passe moi z'un balai sur la toile où t'as reparsenté ce gone qu'est z'un mami pour qui les z'honnêtes gens ont tous de l'estimance, quoique t'as z'envie de le faire passer pour un Corque-mitaine de 93.

Assez de fanferluchonnade; laisse les arsouillons grimper z'au mât-de Cocagne de la petafinance de la vartu, et ne t'en mêle pas, cadet!

Voyage de Gnafron dans le pays des oiseaux

UN CRIME.

Enfin z'au bout de quinze jours la colombe et moi nous avons roncoulé z'a nouveau en pernant toujours le chemin de Madrid, et pour ne pas z'etre obligé de quitter le pays, j'ai charché de l'occupance.

Dans une bortique de mon pigeonnier de la rue Vautour gnavait z'un patu qu'avait z'a sa porte un ours empaillé; j'ai z'eté lui demander s'il voulait m'occuper en qualitance de commis. Il a bien voulu. Je n'en ai battu des ailes à ne m'en faire tomber les plumes. C'était t'y chenuret, je n'allais plus quitter ma colombe, iamais! nom de nom, ça ne m'en chatouille encore l'estôme!

Un jour que chez mon borgeois gnavait z'un tonneau que faisait z'éternuyer le gone que le pilait, le borgeois que ne voulait pas esqueposer ses pigeons à se tordre dans les corliques, m'a z'envoyé le porter chez un pileur qu'avait z'une machine que pilait toute seule et que par conséquence ne pouvait z'emboconner parsonne. Mais en roulant le tonneau fallait que je passe devant l'*Hôtel des Pigeons voyageurs*. Vous compernez ben, z'enfants, que moi je n'ai pas pu m'empêcher d'aller roucouler z'un tantinet.

J'ai déposé mon tonneau de... de... de machin, quoi! dans un petit cabinet qu'etait z'attenant z'a la chôse de la bustiffe.

Avant de n'en aller plus loin, faut ben que je vous dise que le borgeois avait fait çarcler le tonneau de machin, de manière à ce qu'il ne s'en répande pas une miette.

J'ai roucoulé jusque z'au soir, ne pensant pas plus au tonneau que s'il etait z'au pilage; brrrr, z'enfants, je n'en frissonne et y a ben de quoi, vrai, si vous saviez! Je vous le dirai plus tard; un peu de patience.

Maintenant vous voulez ben que je vous bardoise quelque chôse sur le compte de la colombe Clapotte.

C'était z'une madrée qu'avait z'un plumage couleur de cendre. Vous savez ben que je vous ai dit que pendant trois ans elle avait roucoulé z'avec un patu que batissait d'z'édifices dans le royaume de la lune.

Voila ce qui est z'arrivé : La colombe, que voulait tater du conjungô z'avec le Clapot, a signifié z'a l'autre de prendre le chemin de la capitale— toujours du royaume des oiseaux. — Le mami ne voulait pas; mais moyennant de pécuniaux qu'elle lui a glissés dans la pate, le gone a consentu et de plus il a été convenu avec le patu Clapot que ce darnier l'accompagnerait jusque z'a sa destination.

La chôse a z'eu lieu telle que je vous en fait le racontement. Une fois que le Clapot a z'été sûr que l'autre le laisserait roucouler tranquillement sa lune de miel, il est z'arrivé à tire d'ailes auprès de sa colombe prétendue et crac il l'a z'épousée. Mais, z'enfants, c'était de la contrebande; le Clapot avait de pécuniaux, et c'était pour les lui roustir; car il gnavait de conventions z'entre la colombe et celui que le Clapot avait z'accompagné; il gnavait de telles conventions qu'au bout de quinze jours de noces la colombe Clapotte disait z'à son Clapot qu'elle ne tovvait pas dans lui ce qu'elle avait pardu en renonçant à son parmier roucouleur; et crac, elle a z'écrivu à celui qu'était z'absent de revenir roucouler z'avec elle, lui disant qu'elle avait z'une tire-lire que pouvait leur parmettre de nocer à tire-l'arigot chez la colombe Rôse.

Pauvre Clapot! n'en avait t'y l'air bête!

A dimanche, mamis.

GNAFRON.

GNAFRON EN COLÈRE

Un Tartuffe lyonnais.

Il est minuit, Gnafron se promène fiévreusement dans les allées de Bellecour, les mains derrière le dos, en murmurant des mots sans suite.

SIMON PEJU, *l'apercevant.*

Hé bien, vieux regrolleur, quelle mouche te pique?
Jamais je ne t'ai vu de mine aussi comique,
T'est-il donc arrivé de perdre à la bouillotte,
Ou de laisser ta bourse aux mains d'une cocotte?

GNAFRON *se décide enfin à parler, et brandissant sa trique,*

Mon cher, je suis outré, je viens d'être témoin,
D'un acte monstrueux, dont tremble encor ma main.
Grand Dieu! jusques à quand le sol de notre France,
Sera-t-il donc sali par une telle engeance!

Gnafron rajuste son salsifis et Simon Peju l'écoute attentivement.

Il y a trois grands mois, je vêtis mon Elbœuf,
Et me glissai, joyeux, dans mon pantalon neuf;

C'était grand jour de fête, et partout dans la ville,
De nos processions se déroulait la file.
Les oriflammes d'or flottaient au gré du vent;
Les sons de la musique et des vierges le chant,
Tout cela plaisait fort à mon âme ravie,
Et me faisait songer au printemps de ma vie;
Quand à mes yeux, soudain, s'offrit un cocodès,
Dont la tournure au parc, certes, eût fait florès.
Une savante raie allant jusqu'à la nuque,
En deux départements divisait sa perruque,
Sa moustache soyeuse en croc se terminait,
Et sur son pif hautain le binocle trônait;
Enfin, son habit noir, de la dernière coupe,
Dessinait à ravir ses hanches et sa croupe.
Le pimpant mirliflor, une baguette en main,
Des filles commandait le virginal essaim;
Et tel qu'un général, le jour d'une bataille,
Il agitait en l'air son bâton de rocaille.
Sur un signe de lui, les phalanges partaient,
Et sur un signe encore, ensemble s'arrêtaient.
Pendant que j'admirais sa luisante chaussure,
Le nœud de sa cravatte et sa belle tournure,
Quelques mots échappés à mon proche voisin
M'apprirent sur le champ ce qu'était mon gandin:
—« Vous voyez, disait-il, ce beau jeune homme pâle,
« Qui s'expose nu-tête et sans craindre le hâle,
« Eh bien, c'est un garçon dont la haute vertu
« Est fort digne d'éloge et n'a rien d'impromptu.
« Dès l'aurore on le voit, chaque jour, à l'église,
« Qu'il fasse froid ou chaud, qu'il pleuve ou bien qu'il bise,
« Fuyant avec horreur les pompes du démon,
« Son unique bonheur est d'entendre un sermon.
« Enfin, sa sainte vie en charités fourmille,
« Et pour la chasteté c'est une jeune fille.
« Aussi, bien qu'il ne soit qu'un simple calicot,
« Il est reçu partout dans le monde bigot,
« Et quand il lui plaira, ma foi, de prendre femme,
« Il n'aura qu'à parler, j'en jure sur mon âme!
« Et à sa voix, les dots de deux cent mille francs
« D'elles-mêmes viendront se placer sur les rangs.»..

SIMON PEJU

Mais jusqu'ici, Gnafron, je ne vois pas, en somme,
Le grand mal que t'a fait ce vertueux jeune homme.

GNAFRON

Attends, et tu vas voir que ton doux chérubin
N'est bien, tout compte fait, qu'un infâme coquin.

SIMON PEJU

Dans ce cas, je me tais, si c'est un hypocrite,
Je veux triquer aussi le dos de ce jésuite.

GNAFRON

Or donc, nous y voici, figure-toi qu'hier
Au soir, étant d'humeur à faire bonne chair,
Et sachant y trouver de la fraîche marée,
Je fus sans hésiter à la *Maison-Dorée*.
J'étais à peine assis qu'un murmure de voix,
Entrecoupé de chants et de propos grivois,
M'indiqua clairement qu'en la pièce voisine,
Un joyeux quatuor noçait à la sourdine.
Le bruit de cette orgie arrivait jusqu'à moi,
Vu le peu d'épaisseur de la mince paroi;
Sans peine j'entendais et les baisers sonores,
Et les hideux propos des lascives pécores;
Enfin, las de manger et gorgés de boisson,
Ils beuglèrent en chœur une ignoble chanson,
Dont l'horrible refrain, ô sacrilège impie!
Etait d'un hymne sacré l'infâme parodie.
J'étais près d'éclater, et ma foi, dans ma main
J'avais déjà saisi, frémissant mon gourdin,
Lorsque, pour leur bonheur, s'ouvrit enfin la porte,
Et je vis défiler cette immonde cohorte;
Grand Dieu! cousin Peju, je fus anéanti,
Et encore à cette heure, en suis tout abruti!...
Livide, chancelant, en tête de la bande,
Et s'appuyant au bras d'une sale truande,
Apparut à mes yeux l'hypocrite gandin,
Le fourbe qui, naguère, une badine en main,
Des vierges conduisait la troupe rougissante.....
Tant d'audace, Péju me glaça d'épouvante,
Tartuffe! m'écriai-je, impudent sacristain,
Je ne veux pas briser sur ton dos mon gourdin,
Mais je raconterai, en tout lieu, dans la ville,
Combien ton existence est immorale et vile;
Car depuis trop long-temps, immonde et noir cafard!
Tu passes pour un saint, quand tu n'es qu'un paillard!

SIMON PÉJU.

Je suis ravi, Gnafron, de ta sainte colère.
Mais, que veux-tu, mon vieux, le monde dégénère;
N'importe, guerre à mort au puant Escobar,
Qui s'étale au sermon, sortant du lupanar!....

PANÉ-GYRIQUE.

Lanterne magique de Gnafron

PIÈCE CURIEUSE!

Baromètre le Moricaud.

Sa tête ressemble à celle qu'un gone de six ans aurait sculptée dans un bloc de terre grasse; son nez, fait comme on a le talon, n'est comparable qu'à celui de Bombon, l'ancien nègre de la brasserie de Munich; et sa peau bistrée pourrait sans passer à la teinture servir à faire des gants de cheval.

N'étant ni joli garçon, ni bel homme, il a toujours l'air furieux; ce qui le fait prendre pour un solde laissé par les ambassadeurs japonais:

Coureur par forfanterie, il s'affiche le plus possible, afin de prouver à tous qu'il a des charmes cachés malgré ses apparences.

Il fréquente Bellecour comme toute la *gentry cocodésimale*, et il fait concurrence au père Poisson par les frayeurs que son masque anguleux fait aux nymphes de ces lieux, lorsque sortant d'une ombre qui lui est favorable il affronte de trop près la lumière des nombreux reverbères. Il raffole des grues de bas étage et adore les crevettes en jaune.

Baromètre s'accroche quelquefois aux femmes comme il faut et cherche à les fasciner par ce mot fameux et textuel:

Je suis le fils, d'un roi étranger

Baromètre est peut-être le fils de Riquet à la Houpe.... mais au fait... Riquet à la Houpe n'était que prince:

Comme je vais prochainement voir l'ex-empereur Coco-Soulouque, je lui demanderai s'il n'aurait pas égaré un de ses rejetons dans notre bonne ville de Lyon et je vous communiquerai sa réponse... après lui il ne me restera plus qu'à m'adresser à la Pomaré, qui pourrait me répondre:

C'est la vérité pure,
Vous qu'avez si bon cœur,
Croyez-moi je vous jure,
Je n'ai point fait d'horreur.

Baromètre fréquente assidûment le désert du Casino, et c'est là qu'il fait ses véritable conquêtes; il en part souvent accompagné de plusieurs créatures, qui font ressembler sa sortie au passage de la grande caravane.

Il courtise surtout les filles de brasserie..... elles sont moins exigeantes... et il met parfois la révolution dans ces établissements par le bruit qu'il y fait.

Il a un moyen infaillible pour entraîner ses victimes. Après une chope de bière, il leur offre son hospitalité; si la colombe refuse, sans autre forme de procès il s'empare de son châle, de son ombrelle ou de tout autre objet appartenant à la Dulcinée et emporte le tout dans son garni, qui ressemble pas mal à une officine de pharmacie et où comme l'araignée il attend que sa victime vienne d'elle même tomber dans sa toile; vous conviendrez que le procédé a moins d'ingéniosité que de voyoucratie.

Si elles savaient les malheureuses!... comme elles s'en éloigneraient!!...

Bref, il faudrait le reléguer dans un coin solitaire comme un lépreux,... pour cause de salubrité publique!.... je ne vous dis que ça!!... A l'entendre, Baromètre, a déjà mis à la broche les cœurs des 89 départements et enflammé d'une sainte ardeur celui de la patrone du Caboulot où chaque soir il va absorber le bock traditionnel.

Puis content de lui-même, heureux de l'emploi de son temps et se taillant un riant avenir dans la perspective de ses rendez-vous futurs, il quitte à minuit le théâtre de ses exploits et passe en soupirant sous les fenêtres de la seule femme qui lui ait resisté....

Elle est du marbre de Paros!

Dit-il pour expliquer cette résistance dont il trouverait l'explication véritable en se plaçant devant un miroir.

CORAH-EXCLUSIF.

FEUILLETON DU *JOURNAL DE GNAFRON.*

LE TEINTURIER DE LYON*

—

VII.

La Marquise d'Angelo en grand deuil, s'avançait d'un air rêveur, un livre à la main.

Le Comte en l'apercevant avait pâli; tant il est vrai qu'à certaines heures l'homme, le plus maître de lui, ne peut répudier la conviction de ses infâmies passées, comme un poids trop lourd dont on se débarrasserait en chemin.

Cet éclair de pâleur sur le visage du Comte fit bien vite place à un sourire qui dissimulait mal une secrète anxiété.

Notre diplomate observait.

La Marquise d'Anglo ne fit d'abord pas attention à lui; le livre qu'elle tenait, et que le Comte put remarquer dans ses mains, à la lueur métallique de la lune qui éclairait cette scène, captivait seul les pensées de la belle italienne.

— Ce livre a raison, murmurait-elle; il ne tiendrait qu'à nous autres femmes de faire revivre la fleur éteinte de la chevalerie en osant rétablir en plein dix-neuvième siécle les *Cours d'amour*....

A ce moment la Marquise aperçut le Comte, elle passa la main sur son front, puis après un silence employé à ramener ses pensées à la réalité: — Vous ici, Comte de Régis! s'écria-t-elle, Ah! si vous saviez ce qu'il y a de douleur pour moi dans votre présence, vous auriez la générosité de me l'épargner!

— Et vous, Madame, si vous saviez, lui répondit le Comte, ce que ce mot a de profondément cruel, vous me donneriez l'exemple de la générosité....

— Une lutte aussi noble entre la victime et son bourreau est impossible, vous le savez bien; ce serait un outrage et une profanation pour celui dont je porte le deuil..

— Un bourreau!.. une victime?.. Marquise, que dites-vous?.. puis le Comte continua, mais lentement et osant à peine prononcer les mots: — Oubliez-vous que vous parlez au sauveur de votre mari, à celui qui était gouverneur de la forteresse de Mantoue, lorsqu'il en fit évader son prisonnier et celui de l'Autriche?

— Comte de Régis, cette évasion n'était qu'un piège!.. Vous avez essayé d'assassiner le mari pour lui voler sa femme.. Notre pauvre petite seule est morte, victime, dans cet infâme guet-apens; et vous osez, vous, son bourreau, vous présenter aux yeux de sa mère!...

— Madame la Marquise, votre douleur vous égare... balbutia le Comte tout tremblant.

— Dites que c'est une double vue qui m'éclaire!

— Eh quoi? vous accusez du plus lâche des forfaits l'homme qui a risqué sa vie et sa fortune par amour pour vous?

— Oh! tenez!.. Ce mot est un blasphème de plus dans votre bouche!... En vous l'entendant prononcer, j'ai peine à maîtriser mes sentimens d'épouse et de mère, qui se révoltent sous cet outrage! L'amour, avez-vous dit?.. Mais de quel droit le crime vient-il souiller ainsi ce qu'il y a de plus saint au monde?..

— Madame cette odieuse accusation est une aberration de votre cerveau... si un pareil crime était possible, croyez-vous qu'un homme comme le Marquis d'Angelo ne m'en eût pas demandé compte de son vivant?...

Ici la Marquise pressa son front de ses deux mains, comme pour mieux ressaisir tous ses souvenirs, puis s'animant par degrés elle prononça ces paroles:

— Oui, c'est bien cela!.. Vous osiez me parler d'amour comme aujourd'hui... oui je me souviens... Mon mari, le Marquis d'Angelo, tenait notre enfant enlacée autour de lui... Vous le laissez passer avec précaution devant moi; et vous, geolier de la citadelle de Mantoue, vous me retenez un moment... le Marquis d'Angelo, dupe de ce qu'il croit votre loyauté, s'attache à l'échelle de corde et la descend avec son précieux fardeau... Bientôt après j'entends.... deux coups de feux qui retentissent!! Oh! alors je n'ai plus rien vu qu'un nuage de sang devant mes yeux; et lorsqu'ensuite je me suis reveillée dans les bras du marquis blessé, j'avais encore un époux, mais je n'avais plus de fille.. Il est vrai que votre pitié pleine de prévoyance avait eu soin de soustraire le cadavre de l'enfant aux larmes de sa mère!

— Encore une fois, Madame, c'est votre désespoir qui vous égare!... Quand des secours furent portés au Marquis qui s'était traîné sur la route de Mantoue, on ne trouva plus auprès de lui votre enfant; une main invisible l'avait enlevée.,. et vous le savez, toutes nos recherches ont été vaines.

Notre intendant médecin ne devait pas rester étranger à cette scène. Son départ n'avait été que simulé, et il se tenait à demi-caché au fond de la varandah.

— L'orage gronde, pensa-t-il, en observant le comte. Paratonnerre incomparable, voyons comment tu détourneras le fluide.

(*) *Voir les numéros* 6, 7, 8 du journal.

La Démocratie Littéraire.

La petite presse a décidément acquis dans notre ville droit de cité; de tous côtés pleuvent.... des lecteurs. C'est un remue-ménage curieux à étudier, un enthousiasme extraordinaire; notre bonne ville a jeté aux orties son vieux manteau de pruderie réservée, elle a dénoué son antique cravate blanche, sa pudeur *dixcentimale* ne connait plus de bornes: il y a des petits journaux, il en faut, on en veut, on se les arrache; de mémoire de journaliste, pareille fête ne s'était vue; pas un semblable précédent dans l'histoire de la presse légère, n'en déplaise à MM. Thimothé Trim et Millaud, deux aigles du journalisme..... (g. d. g.... pour ne pas dire deux crétins.

A coup sûr, qui eût prédit, il y a un an par exemple, un réveil aussi surprenant, eût passé pour un homme excentrique, voir même pour un faux prophète digne du sort de Cassandre, pour ne rien ajouter de pire.

Aujourd'hui que le phénomène s'est produit, que la chose est tellement passée dans les mœurs que la population lyonnaise ne comprendrait plus un samedi qui n'apporterait pas ses petites feuilles, il est des gens qui ont souri en commençant, — traitant la chose de *petite fusée*, et ne soupçonnant pas qu'en définitive, notre ville pouvait se payer le luxe d'un feu d'artifice, — qui, maintenant ébouriffés devant le fait accompli, se mettent à pousser des gémissements, à soupirer des doléances!

Quelques-uns vont même plus loin; ils poussent de hauts cris, en nous accusant de vulgarisation à outrance, de monétisation intellectuelle; on a même jeté le mot de DÉMOCRATIE LITTÉRAIRE!

Eh bien, ce mot nous l'acceptons.

On nous l'a jeté au visage; nous relevons le gant. Et tout d'abord commençons par dire qu'on ne s'est point trompé.

Mais oui, nous l'affirmons hautement et carrément, nous faisons de la démocratie littéraire.

Et puis après, cela est-il énorme ou extravagant? Oui, nous faisons de la démocratie littéraire, si démocratie littéraire il y a, à railler et torturer le vice, à flageller les types odieux ou infâmes, à tourmenter le ridicule, à faire passer, dans la mesure de nos forces, quelques heures plus gaies aux classes laborieuses, à amuser les classes oisives, en leur donnant parfois des leçons, à offrir à tous (c'est notre but), la morale sous l'étiquette amusante.

Que voulez-vous, aujourd'hui pour la faire passer, il faut la couvrir d'un manteau.

Ce manteau, c'est le rire.

Le rire est bon, il fait *oublier!*

Que les gens sérieux, qui trouvent inutile le genre de journaux que nous venons de décrire et qu'ils ont irréablement et dédaigneusement décoré du nom de *démocratie littéraire*, nous fassent l'amitié de nous dire, si en offrant toute *crue* leur *aristocratie littéraire* (tartines de pédant, fleurs de pavots, opinions à tant la ligne), elle serait fort goûtée et appréciée du public en entier; car il est indispensable de s'adresser à tous.

Le petit nombre, pourrait comprendre à première vue; mais la majorité — et il faut s'en occuper de cette puissance — n'y verrait pas tout aussi clair; alors c'est la lumière sous le boisseau! système qui peut être très agréable à certaines gens, mais qui a le grand tort de ne pas *prendre*.

— Vous vous éloignez des classiques, crie-t-on très fort, arche sainte à laquelle il ne faut pas toucher; demain vous aurez versé dans la population des semences de libéralisme littéraire funestes et pernicieuses.

Les classiques? mais, Messieurs, nous avons pour eux une admiration au moins égale à la vôtre et si vous aviez chaussé vos binocles, vous auriez *peut-être* reconnu de qui nous procédions.

Vous nous accusez de ne frapper que de la menue monnaie, c'est vrai; mais qui fait des pièces d'or à cette heure? est-ce par hasard vos auteurs parisiens hébétés, oblitérés et pensionnés, qui pour le jubilation de sensibles femelles, ou de muguets idiots, abrutiront pendant des heures, tout un public qui aurait le droit d'exiger *quelque chose?*

Mais en résumé si nous sommes de fort petits ruisseaux, ce n'est point une raison pour calomnier notre source, et il ne nous faudrait pas user leurs feuillets pour trouver, dans Theophraste, dans Tacite et plus tard dans Rabelais, Molière, Labruyère et *tutti quanti* que vous ne récuserez pas je l'espère comme classiques, la synthèse autrement énergique des principes que nous appliquons.

Maintenant que ce système, soit vu de mauvais œil par MM. de l'*aristocratie littéraire*, nous n'en sommes point surpris; il est des hommes qui trouvent que le métier d'accaparreur intellectuel est rationnel et utile, qui se sont toujours imaginés qu'ils étaient, eux, d'une argile plus noble que le reste de leurs semblables et que le soleil ne luisait pas pour tout le monde, *Sic!*

A ces infirmes nous ne répondrons rien; leur système est une chaloupe qui fait eau de toutes parts; il est d'ailleurs si doux de se rengorger dans sa sotte personnalité de casse-cou parvenu, dans son génie de contrebande, et du haut de son impuissance de crier à ceux qui combattent: Voyoux!

Il est si agréable d'avoir son petit tabernacle interdit aux profanes, dans lequel on s'admire, et qui pourrait, d'autant plus s'ouvrir sans inconvénient qu'il est plein de vide!

Il est si facile de crier du fond de sa tête creuse: haro! sur ceux qui se permettent de penser autrement que vous; haro! sur ceux qui, ayant vu le piédestal de l'idole grotesque, refusent d'y croire et de l'encenser.

Mais à ceux qui de bonne foi, *s'il en est*, ont professé de telles opinions, nous dirons en finissant: Qu'il est une œuvre qui nous semble méritoire et utile, c'est de fonder à Lyon un centre littéraire, dégagé des éléments hybrides qui ont corrompu le foyer parisien.

Paris est devenu littérairement insuffisant et gangrené; il n'a plus le droit de patrôner une œuvre dont il entraie la marche. Puisqu'il laisse tomber le drapeau depuis 15 ans, à nous de le relever!

Et maintenant, jeunes littérateurs Lyonnais, et de la province, ralliez vous!

Voici le but!

La démocratie littéraire, voilà le moyen!

Et qu'on ne la regarde pas de trop haut cette démocratie littéraire! qui est-ce qui vient dire en 1865, que l'esprit ne doit pas décemment se faire jour partout?

Effacera-t-on de l'histoire les noms de Molière et de Skakspeare qui ont commencé sur des tréteaux ou dans des granges?

Nous fera t'on oublier l'étable et le lit de paille d'il y a dix huit siécles?

Le terrain est propice et préparé, quoi qu'en disent les détracteurs de l'esprit de notre ville.

Nous y sémerons et nous espérons voir la moisson.

Notre entreprise répond à notre conscience; nous la poursuivrons, sans broncher, coûte que coûte! Maintenant à ceux, qui mettant en tutelle de leur autorité privée l'esprit de la population lyonnaise, font courir le bruit que nous n'acquérons pas ses sympathies, nous dirons que le public s'est chargé *de la réponse*, puisque nous vivons.

ECLE-ESCARPINS.

Décalogue de l'Epicemar.

Pour être épicier tu seras
Bête et fort exclusivement.

A l'olive tu mêleras
L'huile d'œillette abondamment.

Le beurre blanc tu jauniras
A la teinture de safran.

Des asticots préserveras
Ton gruyère en le bien salant.

La balance accompagneras
D'un coup de pouce adroitement.

La Marquise, à ce moment fit entendre un rire strident:

— Ah! ah! alors, comte, vous me croyez folle?

— Ah! diable! c'est un accès!... se dit Felippo. Voyons le Comte manœuvrera en diplomate..... et il se plaça de manière à être vu du Comte à qui il adressa des signes d'intelligence.

Celui-ci aperçut l'intendant et comprit ses signes.

— Pardon, madame la Marquise, dit-il, je crois que votre chagrin vous rend injuste envers vos meilleurs amis..

Mais la Marquise changea brusquement de ton et s'approchant du comte, elle lui dit mystérieusement:

— Eh bien, je vais vous faire une confidence.. Oui!. l'ombre du Marquis d'Angelo m'a parlé cette nuit... Et il n'est pas vous qui avez été désigné comme devant me proréger à l'avenir... c'est un pauvre jeune homme, un artiste sans nom, le fils d'un humble commerçant de Lyon, que l'ombre de mon mari m'a conseillé d'enchaîner à ma vie...

— La volonté des morts est sacrée, Madame... réliqua solennellemen le Comte, qui venait de répondre de nouveau signes de Felippo. Et pour vous donner jusqu'au bout une preuve de mon dévouement absolu à la famille des Angelo, je veux vous aider à accomplir les intentions de votre époux défunt...

— C'est cela, vous serez notre témoin. Comte, permettez-moi de me servir de votre bras pour rentrer jusqu'à mon appartement, car je me sens brisée de fatigue...

Et la Marquise prit le bras du Comte. Celui-ci fit un dernier signe à Felippo, avant de s'éloigner.

Pendant cette sortie, Camille arriva d'un autre côté, mais il fut brusquement arrêté au passage par Felippo.

VIII.

Camille Aubertin, ne put s'empêcher de manifester son étonnement à l'intendant.

— Mais enfin, M. Felippo, pourquoi m'empêchez-vous de parler à madame la Marquise, puisque c'est elle qui me fait demander?...

— Parce qu'en amour comme en guerre, lui répondit Felippo, il ne faut jamais trop se presser... *chi va piano va sano, chi va sano va lontano;* c'est un proverbe piémontais qui a fait le tour du monde...

— Quel est donc ce Monsieur tout en noir, à qui la Marquise a demandé son bras?... N'est-ce pas celui qu'on nomme le comte de Regis.

— Justement, c'est un ami de la maison... qu'on appelle ainsi probablement parce qu'il y est mal reçu.

— J'ai éprouvé comme une vague inquiétude en l'apercevant.

— Ça ressemble à du pressentiment... Tudieu! comme vous prenez facilement de l'ombrage!..

— Je ne sais pourquoi son aspect m'a glacé...

— C'est une habitude de son état qu'il aura conservée... vous comprenez que quand on a été gouverneur d'une citadelle et qu'on a eu des prisonniers à diriger, on ne peut pas être ausi agréable que le soleil...

— Vous dites qu'il est l'ami... de la Marquise d'Angelo?..

— Je ne dis pas précisément l'ami... mais il paraît qu'il a rendu des services au Marquis d'Angelo, quand il était prisonnier de l'Autriche.

— C'est égal, je me sens peu de sympathie pour lui.

— Que vous importe si madame d'Angelo vous fait bon accueil?... je ne vous cacherai pas que la Marquise est l'essence même du caprice... le chagrin a encore exalté sa nature mobile et nerveuse... Il faut donc vous soumettre d'avance à toutes les épreuves qu'elle réclamera de vous....

— Qu'elle parle! à elle toute mon âme, toute ma vie! s'écria Camille Aubertin.

— Ainsi, continua Felippo, elle est dominée depuis quelques jours par une idée romanesque qui cependant doit avoir pour principe un sentiment vrai... Elle veut reconstituer ici, dans sa villa, une cour d'amour à l'image de celles du passé. Et devinez qui elle a désigné pour les fonctions de chevalier d'honneur?..... Vous, qu'elle a envoyé chercher à Lyon...

— M. Felippo, je vous en conjure, dites-moi bien que ce bonheur n'est pas un rêve!.. il y a toujours cette pensée qui me torture: Que suis-je pour madame la Marquise?.. un artiste pauvre et inconnu.

— Baste! la source du désert, l'étoile vagabonde, pour n'avoir pas de nom, ne sont pas privées d'harmonie et d'éclat! Prenez toujours ce qui vous tombe du ciel et laissez le reste à la grâce de Dieu... N'avez-vous pas l'avenir devant vous? Tenez!.. (Ici Felippo montra à Camille Aubertin la Marquise d'Angelo qui revenait seule vers eux).. Voici peut-être celle qui en tient la clef d'or et qui doit vous l'ouvrir.. Le moment est on ne peut plus propice; jeune homme, c'est l'étoile du berger qui se lève pour vous!

Et Felippo s'éloigna, laissant Camille en tête à tête avec la Marquise.

de C...

(La suite au prochain numéro.)

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE LYON

La chandelle envelopperas
Des feuilletons de Peladan.

Aux cuisinières livreras
De la pommade en soupirant.

L'anse du panier leur diras
De faire danser crânement.

De campêche tu rougiras
Tes tonneaux luxueusement.

Ami de l'ordre tu seras,
Et décoré probablement.

—

MORALE DE L'AUTEUR.

Quatre maisons achèteras
Pour devenir homme influent.

Et rien que pour toi tu vivras,
Fermant ta porte au mendiant.

LE FENIAN, *regrolleur irlandais.*

Saluons :

Le PÈRE COQUARD.

Le besoin s'en faisait sentir. Il comble une lacune!!! C'est *lui* qui le dit, en accusant le *Gnafron* de ne parler que des cocottes ; Mesdames les *vertueuses* bourgeoises étaient vexées, à ce qu'il paraît; aussi ont-elles envoyé une députation à la mère Coquard pour.... On devine le reste.

Vieux, tu es myope; Gnafron travaille sur d'autres carcasses, tu le sais bien, et c'est ce qui te chiffonne!

Vrai, je te félicite, tu es d'une jolie force en science sociale! tu trouves que la jeunesse du jour ne représente que zéro?... Allons, plus haut que la boue élève ta lanterne! La boue! vois qui la produit.

Certes, elle a un grand tort, notre jeune génération : celui de ne pas poursuivre avec énergie la guérison de l'atrophie qu'on a eu soin de lui inoculer.

Mais à une epoque où rien ne parle plus à notre enthousiasme, où tout tourne à la *blague*, crois-tu qu'ils soient les seuls coupables ceux qui demandent à l'ivresse des sens l'oubli du présent?

Vieux, tu te pousses du col! tu es LA PLUME, dis-tu? bigre, et moi je ne suis que LE BATON.

Eh bien, la plume à mon avis, a un léger défaut: c'est qu'elle se fait trop souvent la vénale courtisane de tous les vices, l'apologiste de l'habilité effrontée, de la ruse et de l'hypocrisie, et la servile esclave des *endormeurs!* As-tu compris?

Gnafron n'est qu'un batonniste; d'accord; mais il reste fidèle à son indépendance, il la défend et la soutient envers et contre tous!

La trique, le tire-pied, l'alène, ne sont pas des armes *civilisées* ? Qu'importe; elles sont chères au peuple, car elles caressent le dos des exploiteurs.

Les exploiteurs, ceux-là, vieux, sont donc tes amis, que tu t'es mis en verve de 4 pages pour leur promettre qu'ils ne seront fustigés qu'avec des roses?

Allons, Messieurs les *bourgeois*, serrez-vous le ventre, faites retourner vos vieilles culottes, rongez vos ongles, mangez du suif, faites des économies, que diable! Deux sous chaque jeudi pour acheter ce brave *père Coquard*, autrement dit, le journal *juste-milieu de la Chèvre et du chou!*

Toi qui trouves que Gnafron n'a pas assez de procès et qui t'érige à ton tour en avocat général (de la part d'un confrère, c'est assez triste!),

Voyons un peu, j'ai commis, dis-tu :

1° *Des écarts déplorables contre les personnes* ? Mais les coquins, que je sache, sont bien les coquins! Quels sont donc les honnêtes gens que Gnafron a attaqués ?

2° *Un langage peu digne* ? Prud'homme, va! c'est parce que jusqu'ici on a amorcé le peuple avec les échaudés, les ficelles et les balançoires du beau langage-caoutchouc que moi, je lui en parle un qui ne *prête* pas à l'équivoque.

3° J'ai usé de : *noms dépourvus du mérite de l'originalité* ? As-tu fini, vieille portière!

Tu ajoutes que tu crois devoir : *réagir contre*, ce que tu appelles *mes tendances et mes aberrations* (à ton aise!) *dans l'intéret du peuple* ? allons donc, farceur! dans l'intéret de..... oui!

Aux époques de démoralisation et de décadence, honneur au contraire à celui par qui le scandale arrive!

Bref, vieil écloppé, on sait quel est ton n°, *connu*!

Regarde un peu comme tu as le nez fait.... on en vend comme ça chez les quincaillers pour éteindre les chandelles!

Va, je te prédis que tu obtiendras..... et que ton imprimeur n'aura jamais de procès. Heureux Vingtriniais!

GNAFRON.

CONCOURS du Journal de Gnafron.

(*Suite et fin*)

—

A GNAFRON.

Oh! che pazzia! Intuonano il *te deum*
E di schiamazzi vanno empiendo il *forum*
Quando repente sorgi, e nel dire *adsum*,
L'armi forbisci per entrare in *bellum*!
Non, vedon no, che t'ha rimessi *in manum*
La sua verga, Guignol, ed il suo *folium*?
Che i nomi lor già stanno sul tuo *album*;
E non vogliono ancor lasciar *Lugdunum*!

ETRANGER A. B.

***

GNAFRON A SES LECTEURS.

Il entonne trop tot le chant du *te deum*
Ce vicieux, qui craint qu'on l'expose *au forum*:
Moi Cousin de Guignol je crie à tous: — *Adsum*!
Pret à continuer résolument *bellum*,
Avec la plume en fer qu'il m'a mise *in manum*;
Et je promets ici d'illustrer *folium*
De portraits qui pourront compléter son *album*
Et tous les Samedis égayer *Lugdunum*.

ETRANGER A. B.

***

A Mon ami Gnafron.

J'entonne un *te deum*!
Guignol a pu mourir, tu parais au *forum*,
Nous disant à ton tour : — « *Ecce* Gnafron, *adsum*!
Aux tarés, aux cataux je déclare *bellum*! »
Fameuse idée! ami! — tire-pied *in manum*,
Frugis, brave Gnafron! Que de tes *folium*
On puisse un jour former un satyrique *album*
Nous montrant le passé de notre *Lugdunum*!

FORT-LIGNEUX.

—

Le nombre des versificateurs qui ont pris part au Concours ouvert le 23 juillet 1865 s'est élevé à 471.

Les bouts-rimés ont été remplis de la manière la plus heureuse, les vers sont splendides, les idées sont des meilleures. Qu'on dise maintenant que Lyon n'a pas de poëtes!

Les essais signés *Lustucru*, *S. P. Chandieu*, *Léonie*, *Biberon*, *G...*, *brigadier*, *Veaucourtois*, et celui du *Brave de la rue Bourgchanin* (qui a eu la bonne fortune d'être remarqué par M. le Procureur impérial et de fournir un aliment à la poursuite qui nous est intentée), ont été publiés à cause de leur excentricité qui a fort diverti nos lecteurs; mais ils s'excluaient eux-mêmes du Concours; en effet, notre choix ne pouvait s'attacher qu'à l'essai qui rendait le plus énergiquement, sous la forme la plus poétique, l'esprit du *Journal de Gnafron*. Le versificateur *Desiderium*, à ce point de vue, a réuni tous les suffrages.

Mais, l'on a bien raison de dire que les petites imperfections se cachent quelquefois dans les plus belles choses, ainsi: à propos des bouts rimés signés *Desiderium*, l'on ne peut dire: *in manum* que lorsqu'il y a mouvement ou passage d'une chose ou d'un endroit à un autre, ou bien encore transmission d'un objet quelconque; dans ce cas seulement la préposition *in* régit l'accusatif; mais lorsqu'il n'y a ni mouvement ni passage, etc., on doit toujours accompagner la préposition de l'ablatif. — De même on ne peut dire: de ton vieux *Lugdunum*. *De* regit le génitif et non pas l'accusatif.

Dans les bouts-rimés français et italiens, signés *Etranger A. B.*, que nous avons réservés pour la fin, ces légères imperfections ont été merveilleusement évités.

RÉSULTAT DU CONCOURS :

Deux vainqueurs : MM. *Desidérium* et *Etranger A. B.*

THÉATRES.

—

Les débuts au grand théâtre se poursuivent avec activité; la nouvelle direction a raison de ne pas faire traîner les choses en longueur; il est important que la troupe soit rapidement constituée pour pouvoir passer aux reprises importantes et aux œuvres à créer.

Ainsi que nous l'avions craint le public a été dur pour M. Holtzem.

Les débuts achevés heureusement sont ceux : de Madame Gase qui nous aidera à nous consoler de la perte de Mlle Marimon, — de Mlle Nordet charmante dugazon, à la voix fraîche, aux allures vives et dégagées, qualités et physique de l'emploi — puis enfin de M. Miral qui à sa 3me soirée a entendu quelque peu gronder l'orage. Mais cet artiste, bien que dominé par l'émotion, a chanté la *Dame Blanche*, avec un goût exquis et un remarquable talent d'acteur et de chanteur; il a conquis toutes les sympathies et les bravos de la salle, et a été reçu malgré une minorité tapageuse, étouffée du reste sous les applaudissements.

Quelques rentrées d'artistes aimés du public, tels que M. Feret, Ruby, etc, se sont accomplies sans encombre.

Il reste à recevoir, Mmes Sallard, Nivet-Grenier, et M. Méric baryton, artistes dont les débuts, ont commencé ; courage, M. Méric, le public lyonnais vous est sympathique!

Et le début de M. Soustelle ? il n'en est guère question; quel est donc ce mystère ?

Aux Célestins nous avons fait connaissance avec M. Train, jeune premier; bon pour la Comédie.

Animons notre marbre, M. Train! le public aime l'en*train*, le brio et l'inspiration; croyez le mauvais plaisant placé derrière moi qui disait atrocement « il ne fait pas assez de *train* ».

Il est important que la nouvelle direction mette sa sollicitude à remplir les vides de notre seconde scène et à réformer les emplois, qui mal tenus entraveraient le répertoire.

Il est nécessaire que M. Delestang s'applique surtout à seconder la décentralisation dans notre ville. Substituer à beaucoup d'œuvres stupides ou malsaines de la Capitale les essais dramatiques des écrivains lyonnais doit entrer dans son programme.

Nous croyons le temps du monopole passé; celui que Paris a établi si malheureusement sur la *province*, doit finir; et notre cité doit pouvoir vivre de la vie intellectuelle à laquelle elle a droit.

Nous insistons sur ce point sur lequel nous reviendrons. Signalons en terminant à l'examen de la direction, comme à celui du public sérieux, un remarquable opuscule de M. Alfred Debaucy : *de la direction des théâtres subventionnés*, lequel vient à l'appui de notre thèse et renferme sur la réorganisation de nos théâtres quelques idées qui méritent d'être sérieusement étudiées.

EOLE-ESCARPINS.

CORRESPONDANCE.

—

à M. *Vieux Cuir* : — *V. M.* passera. Bigre, plume mordante. Votre adresse S. V. P. ?

à Melle. *La Colombe* : — Tout à toi.

à M. *Biberon* : — cher Silène, votre adresse?

à M. *Bois dur* : — affaire vidée.

à M. *Tige-de-botte* : — lisez le n° 11.

à la *fine fleur des Brotteaux* : — ma belle, tu joues de malheur.

à M. *Bibicarabi* : — autre chose.

à M. *Cret J. M.* — Merci du renseignement, mais pourquoi n'enverriez-vous pas des notes ?

à Miss *Diskon* : — Courage.

à M. *Anti-Cafarelli* : — inventez donc une poudre.

à *l'auteur de la chanson des F-B* : — Eh bien, pas de nouvelles, c'est gentil!

à *une mouche qui s'en fiche* : — Merci, renseignements précieux.

à *un typographe* : — Oui, le coup part d'un Mr, qui est trop fort pour un homme seul.

au *Chevalier humanitaire* : — patience.

au *Nostradamus de Xbre 1865* : — parbleu !!!....

Le gérant, S. CHARNAL.

LYON. PORTE, IMPRIMEUR, GUILLOTIÈRE.